

L'AFFAIRE SOKAL CONCERNE -T - ELLE VRAIMENT LES PHILOSOPHES FRANÇAIS ?

(in J.F. Mattéi, ed. *Philosopher en français*, Paris, PUF, 557-576)

Pascal Engel

Une ténébreuse affaire

Comme on le sait, la célèbre “ affaire Sokal ” a commencé par un canular, quand un physicien new-yorkais a publié dans la revue *Social Text* un article intitulé “ Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique ”, qui se voulait une parodie des *science studies* post-modernes à la mode aux Etats Unis, mais qui fut accepté par la revue sans que quiconque dans le comité s’aperçoive de la supercherie. Par la suite le plaisantin a révélé la nature de son canular dans la revue académique *Lingua Franca*, expliqué comment il avait construit son texte à partir d’extraits de la littérature qu’il entendait dénoncer, et il a publié un livre , *Impostures intellectuelles*, en collaboration avec son collègue belge Jean Bricmont, qui contient un florilège de citations d’auteurs tels que (entre autres) Lacan, Kristeva, Deleuze, Baudrillard, Virilio, Latour et Régis Debray, destiné à montrer que ces auteurs abusaient indûment d’un vocabulaire pseudo-scientifique et de concepts dont ils ignoraient le sens exact. A chacune de ces étapes, il semble s’être révélé, selon Sokal, que les penseurs et intellectuels français, dont les idées et le langage ont fortement influencé la critique littéraire, la sociologie des sciences, et ce que l’on appelle aux USA la “ Théorie ”, étaient la cible privilégiée de ces attaques. Tout le monde semble donc tenir pour acquis que l’affaire Sokal montre que les pires maux dont serait affectée la pensée contemporaine, et qui ont nom “ post-modernisme ”, “ relativisme ” ou “ déconstruction ”, sont dus à des dérives de la pensée française, ainsi placée au ban des nations civilisées dans le monde de l’intellect. Les philosophes français ont porté au reste du monde les idéaux de la raison, de la méthode, et des droits de l’homme. Mais voici qu’on nous prétend que “ le roi est nu ” et que la raison en Gaule s’est en fait endormie, et engendre ses monstres.

Est-il vraiment possible que, dans le pays de Voltaire, de Diderot et d’Alembert, de Sartre et de Foucault, on ait ainsi renoncé à ces idéaux et que les penseurs français se trouvent à l’avant-garde d’une sorte de retour à l’ancienne ignorance, au non-sens, au relativisme et à la légèreté théorique ? L’hypothèse elle-même est en soi étonnante. Je voudrais montrer ici qu’elle est grotesque, et défendre nos penseurs contre de si méchantes attaques . L’affaire Sokal peut peut-être concerner certains errements “ post-modernes ” de la pensée américaine, mais elle ne concerne en rien les philosophes français, ni la philosophie proprement dite. Les auteurs qu’attaquent nos policiers de la pensée, nos petits pions de l’intellect, sont au contraire d’ardents défenseurs de la raison et de la vérité, et les dignes représentants des idéaux que Sokal et Bricmont croient servir, mais qu’ils dénaturent par leurs menées anti-françaises et par leur positivisme désuet.

Gallimatias ?

Que prouve d’abord l’affaire Sokal dans sa partie proprement canularde, quand un physicien chevronné parvient à faire publier par une revue “ post-moderne ” un texte de la même eau que ceux qu’elle publie habituellement? Elle prouve simplement qu’il existe un tel courant “ post-moderne ” aux Etats Unis, qu’il est influent dans certaines revues, au point que ses sectateurs sont capables de favoriser un article qui fait écho à leurs thèses simplement parce cet article leur plaît, au détriment de toute autre considération. Mais on en dirait autant, si un biologiste évolutionniste réussissait à faire publier un article créationniste dans une revue qui défend cette doctrine, ou si un socialiste bon teint faisait accepter dans la revue du Front National un article délirant sur les preuves scientifiques de l’inégalité des races et avouait ensuite, dans une revue de gauche, ne pas croire un mot de ce qu’il a dit. On ne rirait pas. Nous avons tous appris de Michel Foucault qu’un texte échappe à son auteur. L’auteur disparu, les monstruosité demeurent. Par conséquent, tout ce que montre le canular de Sokal est qu’il y a, à côté de la pensée scientifique sérieuse, qui s’exprime dans des revues sérieuses à comité scientifique, une pseudo-pensée qui s’exprime dans des revues non

sérieuses, dont les soi-disant comités sont prêts à publier n'importe quoi, et que ces revues peuvent se parer des oripeaux de la pensée scientifique pour promouvoir leur marchandise douteuse. Tout le monde est familier de ce phénomène dans de nombreux secteurs, comme la parapsychologie. Les parapsychologues aussi se parent de scientificité, se réclament d'expériences contrôlées, de théories confirmées, et de concepts rigoureux.

On a donc grugé des lecteurs postmodernes avec des idioties dûment homologuées ? Rions, mais jaune. Car qu'a prouvé ce canular perspicace et naïf sinon que, dans ces contrées heureusement indécises flottant entre les Lettres et les Sciences, qu'on appelle " sciences sociales ", ce qui compte ce n'est pas le contenu d'une idée mais son origine (pour parler comme M. Sokal) ? Un auteur habilité peut faire passer une sottise, car il suffit d'une signature réputée pour l'accréditer. Corollaire : des propositions consistantes émises par une voix non autorisée n'auront pas droit de cité ; ces énoncés de seconde zone ne feront pas critère. L'indexation sur le nom propre, c'était justement le statut des énoncés religieux et politiques, dont les " sciences humaines " ont tant fait pour conjurer le spectre. Leurs champions se veulent des chercheurs et non des doctrinaires ; leurs propositions s'y donnent pour des résultats et non pour des thèses. Ils visent à produire des effets de vérité, et non d'autorité. La mésaventure de *Social Text* ramène ces ambitions à des vœux pieux : si on peut leurrer aussi facilement une revue " savante ", où tracer la frontière entre " l'idéologique " et le " scientifique " ?

Que peut-on dire alors de cet article publié dans une revue sans comité de lecture ? Qu'il est typique d'un galimatias postmoderne qui fait bâiller d'avance celui qui le lit. Sokal veut nous débarrasser de cette littérature ? Excellent ! Tout chercheur applaudira des deux mains. Qu'on nous débarrasse en effet des revues complaisantes, des articles répétitifs, des cliques et des clans. Qu'il n'y ait plus que des articles audacieux, précis, risqués, bien écrits, innovants ! Mais ce magnifique programme ne saurait, hélas ! distinguer les sciences et les humanités, les modernes et les postmodernes, tout scientifique le sait bien. Il faut l'appliquer partout et à toute la littérature savante, en économie comme en chimie, en physique théorique comme en littérature comparée. Que la bonne recherche chasse enfin la mauvaise. Bravo ! Pourquoi donc cet article rasant fut-il accepté par une revue complaisante ? Parce que, tout simplement, c'est une mauvaise revue, comme il y en a tant, hélas ! dans toutes les disciplines. " La science, comme le dit Roger Guillemin, Prix Nobel de médecine 1977, n'est pas un four autonettoyant... "

A cela, Sokal ses partisans, pourraient répondre – et ils n'ont pas manqué de le faire¹ – que le texte canulardeque " Transgresser les frontières " est largement composé de textes empruntés aux penseurs français les plus en vogue aux Etats Unis, Deleuze, Guattari, Derrida, Irigaray, Lacan, Latour, Lyotard, Morin, etc. et que le florilège de sottises scientifiques réuni dans le livre *Impostures scientifiques* montre que les français n'ont pas attendu les américains et la vogue des *science studies* post-modernes pour énoncer les sottises en question. Mais tout d'abord, cela montre-t-il que les penseurs français attaqués n'ont pas la moindre idée de ce qui distingue la pensée scientifique sérieuse des dérives post-modernes qu'on a pu former à partir d'elles ? Absolument pas : car le fait même que Deleuze fasse référence, dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* à la mécanique quantique et aux théories du chaos, ou que Lacan fasse référence à la topologie, etc. montre en fait que ces auteurs ont le plus grand respect pour la pensée scientifique sérieuse, puisqu'ils veulent l'interpréter et s'en approprier les découvertes. Il n'y a rien là de nouveau non plus, et les philosophes ont toujours emprunté aux sciences et aux mathématiques en particulier : va-t-on accuser Spinoza de s'approprier Euclide, Kant de s'approprier Newton, Bergson le calcul infinitésimal ? Il est tout simplement malhonnête de supposer que Deleuze, Lacan, Alain Badiou ou Régis Debray aient moins de respect pour les mathématiques et la physique que Sokal. Quand ce dernier fait référence à Bertrand Russell, à Frege, et aux grands logiciens du vingtième siècle, il semble oublier que c'est Lacan lui-même qui a fait découvrir en France ces œuvres, et même les a fait traduire. Ce n'est pas parce que certains rédacteurs de revues ultra-spécialisées (aussi bien en sciences qu'en humanités) ignorent totalement la spécialité du voisin qu'il faut en attribuer la faute à feu Lacan, grand connaisseur de sciences naturelles, introducteur à la pensée anglo-saxonne, et " discutant " tenace des meilleurs logiciens. Que Lacan soit moins intéressant à lire que Bertrand Russell n'est pas sûr, quand le premier discute le second, rappelant par exemple comment il a introduit Frege au doute sur la possibilité logique de réunir le signifiant et le signifié, le pensant et le pensé, la culture et la nature.

¹ Sokal " Réponse à Bruno Latour ", *Le monde*, 31 janvier 1997

C'est Lacan qui, en précurseur, nous a introduits à Frege, à sa théorie du zéro et du nombre ; c'est lui qui a fait traduire Frege en France. Quelle ironie que ce soit lui à présent qui se voie accuser d'être ignorant de ces penseurs !

Peut-on, de plus, accuser nos penseurs français d'ignorer les mathématiques et la physique ? Michel Serres, qui allie aux talents du philosophe ceux du marin et du mathématicien, ne peut être soupçonné d'ignorer ces disciplines. Quant à Badiou, tout le monde le sait, il est lui-même un mathématicien avisé, qui dans son livre *Le concept de modèle* discute avec compétence le théorème de Gödel, et dans son livre *Le nombre et les nombres* la théorie des grands cardinaux. Qui pourrait croire qu'il connaît moins bien ceux-ci que le Pape ? Qui pourrait accuser, par exemple Badiou de ne pas savoir ce dont il parle quand il écrit :

*“ La coupure combine ainsi le neutre de l'intervalle et la promptitude de l'interruption. C'est pourquoi les grands stratèges de la pensée doivent toujours maîtriser à la fois la patience de ce qui, point par point, ouvre et élargit une lacune, et l'impatience de ce qui vient sceller et nommer son existence désormais sans retour ni recours. ”*²

Qui ne voit ici que Badiou connaît parfaitement les propriétés mathématiques de la coupure, et qu'il appartient lui-même à la catégorie des grands stratèges de la pensée à laquelle il fait avec compétence référence ? Il faut être tout simplement aveugle aux évidences pour ne pas le voir. (Je reviendrai plus loin sur les raisons véritables de cet aveuglement.)

A quoi Sokal répondra sans doute qu'on peut respecter les mathématiques, mais mal s'en servir, ou s'en servir à des fins qui manifestent la confusion de la pensée. L'une de ses cibles favorites, à cet égard, est l'usage fait par les penseurs français du théorème de Gödel, et en particulier la transposition du résultat mathématique de ce dernier au monde social. L'un des sectateurs de Sokal, Jacques Bouveresse, dans son méchant petit livre *Prodiges et vertiges de l'analogie*³, se gausse de ce que Michel Serres, que l'on ne pourrait accuser de flagornerie ou de légèreté en cette circonstance comme dans d'autres, appelle “ le théorème de Gödel-Debray ”. Ce théorème est énoncé de façon parfaitement claire par Debray lui-même parlant de l'organisation sociale :

*“ Il m'est apparu... que ces pratiques d'organisation avaient, tout au long de l'histoire, un axe récurrent, heureusement variable dans ses formes, mais malheureusement stable en son principe, l'axiome d'incomplétude, ou se noue à mes yeux, la syntaxe religieuse de la vie collective. Je résume ce mécanisme logique inspiré par Gödel : aucun ensemble de relations n'est relatif à lui-même, ou alors ce n'est plus un ensemble. Un système ne peut se clore à l'aide des seuls éléments intérieurs au système. La fermeture d'un champ ne peut donc procéder que contradictoirement, par ouverture à un élément extérieur à ce même champ. Cet élément pourra être à son tour héros fondateur, mythe d'origine, Ecriture Sainte, Constitution ou Testament – ce sera toujours le sacré de ce groupe, son point fixe et son trou fondateur : ce qu'il a perdu au départ et qu'il doit se redonner sans cesse, symboliquement, pour se reconstituer comme groupe. ”*⁴

Et Bouveresse de prétendre qu'il s'agit là d'une assimilation scandaleuse de résultats mathématiques qui n'ont rien à voir avec un principe de logique du social ! Sa mauvaise foi est criante si l'on se réfère aux déclarations d'une grande prudence épistémologique de Debray lui-même, que Bouveresse se garde bien de citer :

*“ Le théorème de Gödel n'offre à mon propos aucun argument ni aucun effet d'autorité possible. Extrapoler un résultat scientifique, et le généraliser hors de son champ spécifique de pertinence expose, chacun le sait, à de grossières bévues. On ne peut évidemment pas, sauf à jouer sur les mots de “ fondement ” et de “ consistance ” ou d' “ ensemble ” assimiler un système politico-social à un système logico-déductif. ”*⁵

Comment peut-on avoir le front d'accuser Régis Debray de tirer abusivement argument du théorème de Gödel pour énoncer une thèse de type sociologique sur la nature du sacré qui fonde toute société (thèse en elle-même, notons le, très classique, puisqu'elle n'est guère différente de ce que disait Durkheim), quand ce dernier reconnaît lui-même avec toute la modestie dont il est capable qu'il ne propose aucun argument ni effet d'autorité ? Quand il se montre lui-même conscient des dangers de la transgression des frontières

² A. Badiou *Le nombre et les nombres*, Seuil, p.184.

³ Editions liber, 1999

⁴ Régis Debray, *Manifestes médiologiques*, Paris, Gallimard, 1994 cité par Bouveresse p. 88-89

⁵ “ L'incomplétude logique du religieux ? ” *Bulletin de la Société française de philosophie*, 90^{ème} année, 1, 1996, janvier-mars, p.7

épistémologiques ? Quand Debray nous dit que le social a besoin d'une transcendance et d'un tiers autoritaire, à l'instar de Lacan qui nous rappelle la fonction du Symbolique, qui pourrait soupçonner d'autoritarisme ce penseur modeste, prudent et avisé ? Le culot n'est pas du côté qu'on pense.

Gallipettes

Venons en à présent aux raisons de l'aveuglement de Sokal et de ses épigones. Elles tiennent d'abord et avant tout à des erreurs théoriques grossières. Celles-ci viennent tout simplement du fait que Sokal et Bricmont sont des positivistes arriérés qui croient pouvoir, dans les écrits scientifiques autant que dans les écrits philosophiques, distinguer le sens du non sens, ce qui est scientifique et vérifiable empiriquement de ce qui ne l'est pas. Elles tiennent à leur désir de croire qu'il y a d'un côté des concepts scientifiques précis et bien formés, de l'autre des métaphores suspectes et gratuites. Ils prétendent ainsi distinguer science et non science, et renvoyer la philosophie et les sciences humaines du côté de la fantaisie littéraire et artistique. Mais même Auguste Comte, le positiviste français par excellence, n'était pas aussi naïf. Nous savons bien, depuis Bachelard, que la distinction entre les faits scientifiques et les théories est précaire, depuis Canguilhem que les théories scientifiques se sont construites à partir de mythes et de métaphores, depuis Foucault que la volonté de savoir se tisse de relations complexes entre les formations de savoir impures et la volonté de pouvoir, depuis Derrida que le concept est imprégné de métaphores et qu'il n'y a pas de savoir " pur ", qui puisse se distinguer facilement de la fiction et de la littérature. Quant aux sciences humaines, à la sociologie, à la psychanalyse, à la linguistique, qui ont fait irruption dans la philosophie depuis les années 60 à l'occasion de la vague structuraliste, et que la plupart des auteurs français visés par Sokal et Bricmont ont pratiquées avec le succès et le brio que l'on sait, donnant l'exemple aux générations futures, il est tout simplement inepte de leur reprocher de mêler métaphore et concept. Les sciences humaines, et tout particulièrement l'interprétation des textes littéraires et l'interprétation analytique, n'obéissent pas seulement à la logique des sciences exactes. Elles n' " appliquent " pas toujours ces " modèles ", mais les empruntent, les exportent et les font travailler comme des traces, qui se modifient dans un transfert entre sujet et objet, interprète et données. A l'intérieur de cette économie, l'élément emprunté cesse d'être précisément un modèle, pour se transformer, se déplacer, s'appauvrir ou s'enrichir. La réflexion qui en résulte est plus proche de la métaphore poétique que de la modélisation. Cette modulation de la pensée donne lieu aujourd'hui à des débats épistémologiques intéressants.

Ce sont ces débats qui ont été largement inspirés de la pensée française, et c'est l'honneur des penseurs de cette tradition que d'avoir révélé cette texture complexe dans laquelle science et non science se lient. Dans les " idéologies scientifiques " comme les appelait Canguilhem, demeure prioritaire, à la réception, l'effet de source : c'est vrai parce qu'un tel l'a dit. Il clôt le débat avant de le nouer ? Il ne démontre ni n'établit rien ? Qu'importe. C'est un grand. Voyez ses titres, tirages, élèves, adeptes. La loi du plus fort prend ici valeur juridique. Le monde des " sciences humaines " marche au plausible, non à l'attesté ; au prestige du proférateur, non à l'importance de sa découverte : sauvagerie policée, mais sauvagerie encore. Et c'est peut-être un rêve positiviste que de vouloir calquer l'anonyme raison scientifique sur la déraisonnable raison politique qui gouverne, sur ce terrain friable, nos consensus rationnels.

Ce que Sokal objecte à Deleuze, Lacan, etc. c'est d'utiliser des concepts scientifiques (de façon nécessairement métaphorique dans des textes philosophiques ou psychanalytiques) " sans la moindre rigueur ". L'idée ne viendrait en effet à personne de reprocher à Platon ou à Héraclite, parlant de caverne ou de fleuve, de n'avoir pas vérifié la conformité de leurs énoncés avec les données de la spéléologie ou de la dynamique des fluides.

Sokal aurait d'ailleurs également blâmé Kepler, dont les modèles étaient initialement de pures fantasmagories. On n'en finira pas, en revanche, au fil des siècles, de confronter ces métaphores - une caverne, un fleuve - à l'insaisissable réalité humaine, et de laisser proliférer des concepts mis en mots, jamais tout à fait satisfaisants pour rendre compte de ce qui semble toujours se dérober.

Car là est le nœud de l'affaire : la métaphore est un carrefour germinatif. Toute métaphore est obligatoirement, au départ, une association d'idées, c'est-à-dire une représentation née par analogie dans la mémoire singulière d'un individu. Les modèles scientifiques eux-mêmes sont le plus souvent des métaphores récupérées pour être utilisées, au fil d'une démarche cognitive, dans un domaine où l'objectivité est pourtant la règle absolue.

Entre une double hélice et la structure de l'ADN, une série de va-et-vient, un jeu alterné d'anticipations (sur la structure cherchée) et de refontes (du modèle censé en rendre compte) permettront d'affiner peu à peu, de préciser la nature de l'objet en cours d'étude. La métaphore est en somme à la croisée de chemins qui mènent (si elle reste métaphore) à un poème et (lorsqu'elle [est] employée comme modèle) à une théorie philosophique ou scientifique.

Avec le sens des métaphores, des *transferts* d'une science à l'autre, de la science à la non-science, du précis à l'imprécis, de la métaphore au concept, va de pair l'humour. Les penseurs français, parce qu'ils sont des penseurs du passage des frontières, n'en manquent pas. Mais Sokal et Bricmont en sont totalement dépourvus, et en ce sens ils sont bien loin de l'ironie voltairienne dont ils prétendent se réclamer. S'il manquait aux " censeurs américains " le goût du style, du paradoxe et de la fiction pour apprécier à sa juste valeur l'esprit français ? Que l'on prenne par exemple l'une de leurs têtes de turc favorites, le penseur français Jean Baudrillard. Dans les années 60, Raymond Aron exhortait les intellectuels de son pays à faire preuve de compétence en matière d'économie : la certitude pour beaucoup de posséder la vérité de l'histoire - le dépérissement inéluctable du capitalisme - avait tué en eux le sens du réel et occulté le bilan désastreux du socialisme. Aujourd'hui, c'est au nom de la science que l'intelligentsia française est prise en flagrant délit d'ébriété par des savants américains : nos penseurs useraient et abuseraient de métaphores informatiques et physiques employées à tort et à travers. Appliquée à Baudrillard, l'accusation est à la fois pertinente et hors de propos : si l'auteur de " Cool Memories " utilise en effet une terminologie scientifique hasardeuse, ce n'est pas sur elle qu'il fonde sa crédibilité. A vrai dire, le contresens paraît total entre une culture anglo-saxonne basée sur le fait et l'information et une culture française qui joue plutôt de l'interprétation et du style. Et les Américains nourrissent vis-à-vis des écrivains de l'Hexagone un étrange rapport d'agacement et de fascination : ils s'irritent de leurs élucubrations au moment où ils envient leur renommée et leur poids dans la société. Le malentendu vient peut-être de ceci : hormis les jargonneurs du surréalisme, les intellectuels français sont moins des philosophes ou des sociologues que des essayistes ; l'essai est précisément ce genre impur, bâtard, au carrefour de la politique, de la littérature, de la morale, qui a permis à la réflexion française de produire ses plus brillants éclats depuis le XVIIe siècle. Les Français écrivent des textes, et non des énoncés infailibles (c'est déjà au nom de la science érigée en absolu qu'une certaine Amérique croit pouvoir réfuter Freud). Les billets de Baudrillard publiés dans " Libération " ressemblent un peu à la transe de l'aède. Ils valent plus par la qualité de l'inspiration que par leur précision ou leur respect des événements. L'auteur a l'honnêteté de l'admettre : le réel ne l'intéresse pas mais plutôt " les points de cristallisation spectaculaires " du système, tout ce qui transparait et " louche à travers les faits ". Baudrillard aura été l'inventeur de la philosophie-fiction : il émet des hypothèses extravagantes - parfois absurdes telle " la guerre du Golfe n'a pas eu lieu " - qui provoquent et stimulent l'esprit mieux qu'une plate vérité. Et dans cette vision toute subjective, il a des fulgurances géniales, une faculté d'hyperperception qui nous éclairent mieux sur notre société que les pesantes démonstrations des spécialistes. Qu'il s'agisse du fantôme de Mitterrand, de l'affaire de la vache folle ou de l'ordinateur Deep Blue, il sait redoubler le plaisir de l'analyse par celui d'une langue circulaire, obsessionnelle qui est à elle seule une conception du monde.

Tout cela bien sûr n'est pas très sérieux pour nos censeurs d'outre-Atlantique, et l'intelligentsia française aura toujours besoin de la largesse et de la modération de l'empirisme anglo-saxon. Mais il n'est rien de pis qu'un discours scientifique qui veut régner en maître et disqualifie la spéculation. Une certaine philosophie américaine, parce qu'elle a pris le parti de la science, a laissé à la littérature et au cinéma le soin de dire le désordre de notre univers. Et pourtant les deux théories les plus délirantes et les plus intéressantes du postcommunisme - " la Fin de l'histoire " par Francis Fukuyama et " le Choc des civilisations " par Samuel Huntington - ne sont-elles pas nées dans le Nouveau Monde avec l'approbation des esprits les plus pondérés ? Quand les Américains se mettent à l'essai et tentent d'appréhender la vie dans son mouvement, ils divaguent et dérapent tout comme nous. C'est l'honneur des intellectuels français que de prendre en permanence le beau risque de penser.

C'est ce beau risque que les censeurs veulent interdire de prendre à nos penseurs courageux et audacieux, qui sont en ce sens de dignes héritiers de Diderot et de Sartre. Sokal et Bricmont veulent faire régner la police dans le monde de l'intellect. Ils reproduisent ainsi le geste puritain de la *political correctness* qu'ils prétendent dénoncer. Ainsi, en s'attaquant à des renommées parisiennes, le livre règle-t-il des comptes américains. Mais il est publié en français, à Paris, en première édition. Et son sens, dans ce contexte, est encore différent. A qui profite la rumeur d'imposture, l'insinuation d'incompétence, le soupçon jeté sur cette génération-là de penseurs ? A quelle nouvelle vague ? Il y a plus important. On risque

d'oublier vite, sous les querelles prévisibles et les amalgames inévitables, la conception de la pensée que Sokal et Bricmont prennent pour modèle. Est-ce simplement, comme ils le répètent, la clarté des Lumières ? Pas uniquement. En déclarant volontiers " dénué de sens " tout ce qui n'est pas énoncé mathématiquement ou vérifié expérimentalement, il se pourrait qu'ils favorisent, pour combattre les travers du " politiquement correct ", un " scientifiquement correct " lui aussi fort pauvre. Finie la récré ? Non seulement cette querelle n'est qu'une guerre américano-américaine entre deux versions symétriques inverses du politiquement correct , celle des *science studies* post-modernes et celle de Sokal et Bricmont eux-mêmes, mais elle est aussi une attaque insidieuse contre la liberté de pensée qu'on toujours manifestée les penseurs français. Dans son Eloge de la philosophie en langue française, Michel Serres a montré avec talent comment les penseurs français de toutes les époques, de Descartes et Pascal à Sartre et Foucault, en passant par La Mettrie, Jules Lequier ou Bergson, ont toujours élaboré des pensées singulières, à l'encontre des pouvoirs en place, politiques, religieux et académiques. Ce que veulent imposer aux français Sokal et Bricmont, c'est le positivisme, l'académisme et la police de la pensée. Comme le disait si bien Deleuze : " C'est une véritable haine de la pensée qui anime la logique, dans sa rivalité ou volonté de supplanter la philosophie ".⁶ Rien d'étonnant alors à ce que de tristes logiciens atrabilaires comme Bouveresse aient pris fait et cause pour Sokal et Bricmont. Leur démarche renforce l'idée détestable que les sciences "dures" incarnent la vérité et ont le droit d'exercer une censure sur les autres discours. Il y a dans ce geste un autoritarisme qui fait peur. Pourquoi ne pourrait-on déplacer légèrement le sens des termes "relativité" ou "intervalle de lumière", sans faire offense aux sciences? Reproche-t-on aux physiciens d'appeler "chaos" le comportement de systèmes non linéaires? Il en est encore qui se posent en "policiers des douanes". Tels des "grammairiens" ne lisant dans les lettres d'amour que les fautes de syntaxe, obnubilés par le trafic des concepts scientifiques, ils ne pourront jamais lire une œuvre de philosophie ou de sociologie, et finiront par se demander s'il est scientifiquement légitime de dire de la Terre qu'elle est "bleue comme une orange".

Mais essayons d'aller un peu plus loin, et de comprendre ce qui a pu, en dehors d'une francophobie manifeste, motiver la démarche de Sokal et Bricmont. Ils détestent, nous disent-ils, la sociologie des sciences, et veulent mettre en évidence tous les méfaits que le relativisme post-moderne fait subir à l'image de la science qu'ils adorent, celle d'une science pure de préjugés, de métaphores et de transferts disciplinaires. Mais il importe de bien voir, en sociologue, en quoi leur entreprise elle-même s'explique par des facteurs sociologiques.

L'affaire me paraît beaucoup plus intéressante qu'une simple question de police académique. Un très petit nombre de physiciens théoriciens, privés des gras budgets de la guerre froide, se cherchent une nouvelle menace, contre laquelle ils offriront héroïquement le rempart de leur esprit. Ce n'est plus la guerre contre les Soviétiques, mais celle contre les intellectuels " postmodernes " venus de l'étranger.

Nous assistons aux derniers soubresauts d'une science de guerre froide, mobilisée contre la religion, contre les Rouges, contre l'irrationalisme des masses. La civilisation entière, comme on le voit bien avec l'affaire de la " vache folle ", est en train de virer d'une culture de la Science, avec un grand S, à une culture de la recherche. Au lieu d'une science autonome et détachée, dont le savoir absolu permettrait d'éteindre l'incendie des passions politiques et de la subjectivité, nous entrons dans une nouvelle époque : aux controverses politiques s'ajoutent les controverses scientifiques. Au lieu de définir une science par son détachement, on la définit par ses attaches. Au lieu de reconnaître une science à l'exactitude absolue de son savoir, on la reconnaît à la qualité de l'expérience collective qu'elle monte avec d'autres, les pékins moyens qu'elle entraîne dans son sillage.

Evidemment, ce changement laisse quelques chercheurs sur le carreau, ceux qui pensent encore à une science ferme-bouche, qui permettrait de faire l'impasse sur la vie publique et politique des recherches. C'est à eux de se recycler, pas forcément aux autres de se remettre à marcher au pas.

Mais, objectera-t-on, cette affaire n'aurait pas grossi à ce point si les farceurs n'avaient pas été de gauche. On les dit même féministes et radicaux (au sens anglais). Quoi ? Il suffirait d'être de gauche pour que l'on soit rassuré sur les intentions de quelqu'un ! Le socialisme des sokalistes suffirait à purifier leurs intentions et leurs procédés ? Il est vrai que la gauche a partie liée avec une certaine idée de la science, cette belle idée d'émancipation et de progrès qui l'a si longtemps servie, mais aussi cette idée, de moins en moins belle, d'une information qui permettrait, parce qu'elle est simplement juste, de s'épargner tous les risques de la vie politique, c'est-à-dire, la composition progressive d'une volonté commune de résister au destin. Si les chercheurs doivent faire des efforts pour passer (après tout le monde) d'une culture de la science à une

⁶ *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit 1991, p 37.

culture de la recherche, la gauche doit, elle aussi, faire plus que des efforts pour retrouver le goût de l'exploration commune du monde qui l'entoure. Les deux conceptions sont trop liées pour ne pas tomber en même temps. En tout cas, on ne saurait faire appel à une notion ancienne de la gauche pour sauver une conception de plus en plus décalée de la science.

Un dernier point. Que vient faire dans cette galère, la sociologie ou l'histoire sociale des sciences ? Car, enfin, voilà une discipline à peu près inconnue, qui propose de l'activité scientifique une vision enfin réaliste, dans tous les sens du mot. Elle met en lumière des groupes de chercheurs, des instruments, des laboratoires, des pratiques, des concepts. Elle se passionne pour les liens innombrables entre les objets des sciences et ceux de la culture et de l'histoire. Elle comprend d'une autre façon et sous un autre angle les textes produits par les grands scientifiques. Elle apprend à admirer d'une façon différente l'intelligence savante. Elle explore les liens stupéfiants qui se tissent entre le cosmos et la vie publique. Comment pourrait-on voir des ennemis à abattre dans ces chercheurs attentifs au monde de la recherche, à son histoire, à ses crises ? Il faut se faire aux autres réalités de la vie : les faits ne naissent pas dans des choux ! Soyons sérieux. Les sciences sont trop fragiles pour qu'on ne se prive pas des rares alliés qu'elles se sont trouvés dans les milieux des humanités et des sciences sociales. Tous, chercheurs en sciences exactes et souples, politiciens et usagers, nous avons intérêt à posséder la vision la plus réaliste possible de ce que les sciences peuvent faire ou ne pas faire. Nous sommes tous dans le même bateau, embarqués dans les mêmes controverses. La guerre froide est terminée. Essayons de ne pas en parodier une autre.

L'affaire Sokal illustre donc parfaitement, et en creux, tous les maux que la pensée française a brillamment dénoncés depuis des siècles. Il est particulièrement ironique que ce soit elle qui soit accusée d'avoir produit ces maux. Elle est comme un hommage indirect à l'audace des penseurs français, mais c'est l'hommage du crapaud à la colombe.

Gallimathèmes

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici relève de la sociologie intellectuelle pour l'essentiel. Je n'ai pas encore abordé les soi-disant arguments que Sokal et Bricmont prétendent avancer sur le plan philosophique contre les penseurs français qu'ils attaquent. Selon ces arguments les valeurs intellectuelles et cognitives de la science seraient compromises par la philosophie française post-moderne, et le relativisme, le *wishful thinking* et le mépris de la vérité règneraient en maîtres dans cette philosophie et dans ses avatars américains.

Un philosophe analytique américain, Paul Boghossian, est venu nous expliquer, en renfort, en 1996 dans le TLS " ce que l'affaire Sokal devrait nous apprendre ", et les " conséquences pernicieuses et les contradictions internes du relativisme post-moderniste ".

Boghossian soutient que l'affaire Sokal montre trois choses importantes. Que des thèses relativistes douteusement cohérentes sont à présent largement acceptées au sein du monde intellectuel et universitaire contemporain. En second lieu, que cela a eu précisément le type de conséquences pernicieuses pour les normes de la recherche et de la responsabilité intellectuelle qu'on peut espérer qu'elles aient. Et finalement qu'aucune de ces deux thèses n'est le reflet d'un point de vue politique particulier, et particulièrement pas un point de vue conservateur.

Il soutient aussi que le relativisme contemporain implique qu'il n'y a pas de recherche désintéressée de la vérité, et que les idéaux de rationalité, selon lesquels nos théories répondent à une réalité externe et peuvent être justifiées objectivement par l'expérience et par d'autres critères cognitifs, sont caducs, parce que les valeurs et les normes cognitives sont elles-mêmes influencées par des biais, des préjugés, et d'autres valeurs, vis à vis desquelles les normes cognitives n'ont pas de priorité.

La France serait devenue une autre Colombie, un pays de dealers qui produiraient des drogues dures le derridium, le lacanium... auxquels les doctorants américains ne résistent pas plus qu'au crack. Détournés de la vie joyeuse et saine des campus, oubliant même de prendre leur dose quotidienne de philosophie analytique claire comme de l'eau pure, ils se débiliteraient dans le relativisme ! De cette forme parodique des Lumières, mélange de Voltaire et de McCarthy, on ne devrait rien dire. Oui, mais il s'agit d'une farce et, comme toutes les farces, elle échappe à son auteur.

Mais précisément, les critiques de Sokal et Bricmont contre la pensée française ne montrent-elles pas la vérité de cette thèse relativiste ? Car elles montrent que leur démarche est inspirée par la francophobie, et non pas par ces beaux idéaux de rationalité. Et elles montrent que derrière le souci de la science, il y a celui

de faire la police, la volonté de pouvoir et d'autorité, qui n'est que la contrepartie de celle de vérité. Derrière la fétichisation de la scientificité, il y a un déni du politique. C'est-à-dire une occultation des conflits - bref, de l'autre. On entre alors - avec l'aide évidemment involontaire de Sokal - dans une pseudo-réalité neutre, un montage aseptisé régi par des " experts " qui, eux, " savent ". De plus pourquoi la vérité, la scientificité, la logique et l'argument seraient-ils des idéaux, et pourquoi, s'ils en sont, seraient-ils moins bons que la créativité, l'invention, le beau risque de penser que manifestent les philosophes français ? Après tout, le relativisme est une qualité, pas un défaut. C'est la capacité à changer de point de vue, à établir des relations entre mondes incommensurables. Cette vertu n'a qu'un contraire : l'absolutisme.

Boghossian a une réponse : l'historicisme, le sociologisme, la thèse selon laquelle la vérité n'est pas pure, mais influencée par des biais émotifs, des valeurs, ou des facteurs sociaux et historiques, n'implique pas qu'il n'existe pas quelque chose comme une vérité objective. Concéder que personne ne croit jamais quelque chose simplement parce que c'est vrai ne revient pas à nier qu'il ait une vérité objective. Qui plus est le fait de concéder qu'aucune enquête n'est jamais entièrement dépourvue de biais n'implique pas, selon lui, qu'elle ne peut pas être plus ou moins dénuée de biais, ou que les biais ne peuvent pas être plus ou moins dangereux. Et Boghossian de soutenir que le relativisme doit aller plus loin, et nier que la vérité objective soit réellement le but de l'enquête.

Et il produit ce qu'il tient comme une réfutation du relativisme. Il donne en exemple une polémique américano-américaine, où des post-modernes ont soutenu que les indiens américains Zuni avaient tout autant de raison de défendre leur théorie " mythique " selon laquelle leurs ancêtres sont venus de la surface du sol à partir du monde des esprits que la théorie " scientifique " des anthropologues et des paléontologues selon laquelle ils sont venus d'Asie par le détroit de Bering. Boghossian soutient alors, dans une veine prévisible, que si les relativistes admettent que les deux thèses sont toutes les deux vraies, en même temps, ils doivent admettre une plate contradiction. Il leur reste possible de soutenir que les deux thèses sont vraies selon chaque perspective respectivement. Mais alors, nous dit notre philosophe analytique le relativiste doit soutenir que si une thèse et son contraire peuvent être vraies en même temps mais selon deux perspectives distinctes, alors il doit admettre aussi que sa propre thèse, le relativisme, est aussi vraie (selon sa propre perspective) que la thèse opposée, le réalisme, selon sa propre perspective. Mais alors le relativisme doit admettre, contrairement à son hypothèse, que le réalisme auquel il s'oppose est vrai lui aussi ! Selon ledit philosophe analytique, des faits au sujet d'une vérité indépendante d'une perspective particulière doivent être présupposés par le relativisme lui-même.⁷

Dans un autre article, contre la philosophe post-moderne Barbara Herrnstein-Smith, Boghossian écrit :

“ Je ne vois pas comment on peut envisager des notions comme celles de vérité et d'assertion sans accepter l'idée que certaines croyances sont sous-tendues par de bonnes raisons que nous avons de soutenir ces croyances, alors que d'autres ne le sont pas. Je ne vois pas comment on peut défendre cette idée sans s'appuyer sur une distinction fondée entre les choses qui peuvent compter comme des raisons et les choses qui n'en sont pas. Et je ne vois pas comment, dans le cas le plus général, je peux considérer ces raisons comme de simples reflets de ma propre perspective, et comme n'étant pas des raisons que n'importe qui d'autre pourrait avoir. Je montre ainsi que j'appartiens à la catégorie des “ chercheurs ...dont la conviction vis à vis de la correction des positions traditionnelles demeurent inébranlée, et qui, en conséquence, réaffirmeront patiemment les positions traditionnelles elle-mêmes, en répétant obstinément les justifications et réfutations classiques, insensibles à la force logique des défis que leurs collègues éprouvent comme tels. ” Mais comme Martin Luther est réputé l'avoir dit : “ Je m'en tiens là, et ne peux faire autrement. ”⁸

Là se révèle la vraie nature des critiques de Boghossian. Car que cache toute cette vertueuse indignation ? Du puritanisme protestant. Allons nous nous laisser envahir par la déontologie et l'éthique protestante, qui comme on le sait depuis Weber, est à la source du capitalisme et de l'ultra-libéralisme ?

⁷ “ Les leçons à tirer de la mystification de Sokal : des conséquences pernicieuses et des contradictions internes du relativisme postmoderne. Par Paul Boghossian. (Publié initialement dans le *Times Literary Supplement*, Commentary, December 13, 1996, pp.14-15). Traduit par Ariane Ateshian. *Les Temps modernes*, n° 594, juin-juillet 1997, pages 134-147.

⁸ “ Comments on Herrnstein-Smith ”, disponible sur le web : <http://www.boghossian.nyu.edu>

Mais à quoi peuvent bien servir les arguments de Boghossian ? A quoi bon argumenter contre le relativisme, sinon pour faire ce que fait tout argument, le travail d'un flic ou d'un adjudant ?

En réalité, et c'est là ce que ne comprennent pas les américains, qu'il s'agisse des disciples de Derrida et des sectateurs de la déconstruction et du post-modernisme ou qu'il s'agisse de leurs critiques comme Sokal ou Boghossian, les philosophes français qu'ils critiquent n'ont jamais renoncé aux idéaux de vérité et de rationalité. Si l'on fait ce que n'ont pas fait Sokal et Bricmont, lire réellement, patiemment les œuvres de Derrida, de Deleuze, de Foucault, de Badiou ou de Régis Debray, avec tout le scrupule et le respect dus à ces œuvres profondes, difficiles, et puissantes, on s'apercevra qu'ils sont loin d'être des sectateurs du relativisme et de rejeter les idéaux de vérité et de rationalité. Ce sont de dignes descendants de Cournot, de Couturat ou de Cavailles, leur frère en résistance intellectuelle et éthique. Quelques exemples suffisent à le montrer.

Il n'y a que les naïfs qui peuvent croire que Derrida aurait voulu, par sa déconstruction du conceptuel par le métaphorique, du Logos par la fiction, montrer qu'il n'y avait pas de frontière légitime entre l'application correcte d'un mot et ses applications incorrectes, ou que l'auteur de *Glas* est un irrationaliste pour qui toutes les opinions et toutes les valeurs se valent. Dans une réponse à Sokal, Derrida ne dit-il pas :

“ Quant au " relativisme " qui, dit-on, les inquiéterait, eh bien, là où ce mot a un sens philosophique rigoureux, il n'y en a pas trace chez moi. Ni d'une critique de la Raison et des Lumières. Bien au contraire ”

Et si l'un des défenseurs les plus ardents de la raison et des lumières était Derrida ? Jacques Derrida a servi de cheval de Troie dans le fameux canular pour glisser des absurdités. Sokal a utilisé la réputation et l'œuvre de Derrida pour faire admettre des contresens, puis, révélant les absurdités de sa plume, il insinue que l'œuvre de Derrida est une imposture. On perçoit la perversité de la méthode. Le mal est fait: les journaux exhibent la photographie de Derrida en louant Sokal pour avoir “déconstruit les déconstructeurs”. On se demande si le terme de honte ne serait pas approprié. L'unique “texte” cité par Sokal est une réponse de quatre lignes à une question orale lors d'un colloque. Il ne s'agit pas d'une partie de l'œuvre de Derrida. Sokal, en portant un coup aussi bas, s'est rangé du côté de l'imposture qu'il prétend dénoncer.

Quant à Alain Badiou, comment croire qu'un auteur qui nous propose une ontologie néo-platonicienne fondée sur le culte de l'être et de la vérité pourrait déroger à cet idéal sublime ? C'est grotesque. Voici quelques lignes extraites de son *Manifeste pour la philosophie* :

“ Il faut aujourd'hui renverser le diagnostic nietzschéen. Le siècle et l'Europe doivent impérativement guérir de l'anti-platonisme. La philosophie n'existera qu'autant qu'elle proposera, à la mesure du temps, une nouvelle étape dans la catégorie de vérité. C'est la vérité qui est aujourd'hui une idée neuve en Europe.

Il faut que la vérité obéisse à trois critères :

- *puisqu'elle doit être vérité d'un multiple, et ceci sans recours à la transcendance de l'Un, il faut qu'elle soit une production immanente à ce multiple. Une vérité sera une partie du multiple initial, de la situation dont il y a vérité.*
- *puisque l'être est multiple, et qu'il faut que la vérité soit, une vérité sera un multiple, donc une partie multiple de la situation dont elle est vérité. ..Une vérité est le résultat infini d'une supplémentation hasardeuse. Toute vérité est post-événementielle. en particulier il n'y a pas de vérité structurelle ou objective.*
- *puisque l'être de la situation est son inconsistance, une vérité de cet être se présentera comme multiplicité quelconque, partie anonyme, consistance réduite à la présentation comme telle, sans prédicat ni singularité nommable. Une vérité sera ainsi une partie générique de la situation générique... Elle constituera l'horizon multiple infini d'une procédure post-événementielle, qu'on appellera une procédure générique.*

Poème, mathème, politique inventée et amour sont, très exactement, les différents types possibles de procédures génériques. Ce qu'ils produisent (l'innommable dans la langue même, la puissance de la pure lettre, la volonté générale comme force anonyme de toute volonté nommable, le Deux des sexes comme ce qui n'a jamais été compté pour un) dans des situations variables n'est jamais qu'une vérité de ces situations sous l'espèce d'un multiple générique, dont nul savoir ne peut épingle le nom ni discerner d'avancer le statut. ”⁹

⁹ Manifeste pour la philosophie, Paris, Seuil, 1989, p.84, 90

Sans doute Bouveresse répondrait-il qu'il faudrait encore, pour développer ces idéaux de vérité et de rationalité les mettre en pratique, donner des arguments, parler clairement, et montrer dans sa pratique que l'on répond aux critiques. Mais c'est là que les penseurs français montrent leur supériorité par rapport à leurs suiveurs ou à leurs détracteurs américains. Quand ils défendent la vérité, ils n'ont pas besoin de le faire par l'argumentation rationnelle. Ils peuvent aussi bien le faire par la littérature, par le jeu verbal, ou par la fiction. Mais ils ne font pas l'inverse non plus : ils ne commettent pas l'erreur logique de dire que la fiction est *vraie*, ou qu'elle est plus vraie que la vérité. Ce sont, comme l'a bien vu Rorty, des ironistes de l'esprit, qui font des enfants dans le dos de la raison pour mieux la servir.

Tant mieux si le label Collège de France, ajouté au prestige justifié de Jacques Bouveresse, rendent " fashionable " des thèses jusqu'ici confinées dans un cercle étroit. Mais Bouveresse révèle ainsi son jugement de flic insensible au désordre du monde, incapable de légèreté. On voit bien qu'il ne va jamais au cinéma. Ce prétendu viennois ne sait pas valser. Il a beau se réclamer de Wittgenstein, il ne comprend pas la vraie nature de son auteur de prédilection. En témoigne son attitude de censure face au livre le plus important sur Wittgenstein publié depuis des décennies, celui de Cornish, qui montre que toute la philosophie de Wittgenstein est hantée par sa rencontre, à l'école élémentaire de Linz, avec Hitler, et par anticipation avec la Shoa. Si Wittgenstein est important pour la philosophie, ce n'est pas pour sa logique, qui n'intéressait personne et pas même lui à part quelques analytiques anglo-saxons attardés, mais par le tragique qui s'inscrit dans son existence, et parce qu'il est, à l'instar d'Arendt, le vrai penseur de la Shoa, et le seul philosophe qui ait regardé Hitler en face et vu le Mal du vingtième siècle s'incarner en lui.

Il n'y a bien que les philosophes analytiques étriqués, dont les doctrines sont essouffées et en déclin, qui croient que la vérité ne peut être respectée que si on se place dans la posture sérieuse du critique et de la rigueur, du langage clair et de l'argumentation rationnelle. Les penseurs français défendent la vérité avec humour et ironie. Qu'ont-ils à faire des arguments, qui sont bons pour les hommes du ressentiment et les esclaves, comme Nietzsche l'avait bien dit. Et ce faisant, ils servent la vérité bien mieux que les flics de la pensée qui croient qu'on doit obéir à des règles strictes de logique et de vérification expérimentale. Derrida, Deleuze, et les autres sont plus respectueux de la vérité que les prétendus scientifiques qui les attaquent. Ce n'est pas parce qu'ils ont fait quelques erreurs, ou parce qu'ils parlent dans une langue imagée, qu'ils méprisent la vérité. Mais ils sont plus lucides que leurs critiques : ils savent que la vérité n'est jamais pure, qu'elle se mêle sans cesse à l'erreur, au mythe et à la fiction, et surtout, ils n'en font pas une déesse ou une idole transcendante, et ils ne prétendent pas l'imposer aux autres, par un geste normatif et autoritaire. Ils respectent le vrai, mais ils ne le sacralisent pas. Ce sont eux les vrais défenseurs des Lumières et de la Raison, les vrais successeurs de Descartes et de Voltaire.

Quelle rigueur y a-t-il dans l'habillage de l'invective en verdict et d'obsessions personnelles en constats objectifs ? Comment ne pas sourire en voyant, par exemple, la médiologie excommuniée par Bourdieu sur un ton d'encyclique, sans preuves ni arguments, sous prétexte qu'elle n'est pas une science ? Outre qu'elle tient à honneur de ne pas se présenter comme telle, mais comme un simple chantier critique parmi d'autres, ladite médiologie a pour objet les médiations et les milieux techniques, non les médias. Ses Cahiers s'alimentent d'enquêtes assez pointues et ponctuelles (sur les salles de spectacle, sur l'état des routes, sur " réseaux et nations "). On y explore, bien loin de la télé, les interactions concrètes entre technique et culture. Un mandarin a donc tranché sans savoir. Pas d'information, pas d'enquête. Dommage. Pour lui. Pour nous.

Ne pas se fâcher. C'est le jeu. Chaque directeur de conscience doit s'habiller en homme de science et déguiser son habit en énergomène (synonyme : idéologue). En délivrant un énième Traité des périls des derniers temps, tel le maître de la Faculté de théologie de Paris (la science dure d'alors), censurant, vers 1255, la vulgarité profane des ordres mendiants, Pierre Bourdieu fait jouer à son profit l'effet d'autorité. C'est de bonne guerre. C'est la guerre immémoriale des clercs dans la cité. Et à la guerre, tout est permis. Y compris de se faire passer pour la Science en personne quand on a l'Institution pour soi. De convertir un ascendant en argument, et le sommet d'une pyramide de dignités en sommet de l'échelle des connaissances. Quel docteur ne ferait pareil à la même place ? Mais comment, alors, se réclamer de valeurs démocratiques qu'on ne pratique pas soi-même dans son métier ?

Ni sanctions ni contrôle de légalité. Chaque pontife est sa propre juridiction d'appel. Rien à craindre. Sciences sociales - ou féodales ? L'universel besoin de droit expire aux pieds de cette Bastille, ludique, ultra-personnalisée, ultra-protégée. Inattaquable, comme l'est l'autorité sans responsabilité. Tant mieux, dira le post-moderne, si cela permet de s'amuser un peu. Et le pire, tout compte fait, est que ce tenant de la déraison aura sans doute raison.

La véritable injonction en faveur de la raison n'est pas celle qu'on croit : ce que les intellectuels français ont vu, c'est qu'il faut savoir déraison garder.

Il est temps de conclure. L'affaire Sokal ne concerne pas du tout les philosophes français. Elle ne les concerne qu'au sens où elle ne fait que révéler les défauts que ceux-ci ont toujours, avec un exemplaire courage, une audace de pensée digne d'éloges, dénoncés. Reproche-t-on aux intellectuels français qui écrivent dans les journaux d'abuser du beau nom de philosophe et d'être des imposteurs ? Mais ce sont leurs adversaires qui sont des imposteurs intellectuels. Soutient-on que l'affaire Sokal montre que la philosophie française contemporaine a failli aux tâches sacrées qui auraient dû rester les siennes et qu'elle est malade ? Mais elle va aussi bien qu'il est possible.*

* Au cas où on ne l'aurait pas remarqué, ce texte est presque entièrement composé de citations empruntées à Pascal Bruckner, Régis Debray, Jacques Derrida, Max Dorra, Roger Pol Droit, Denis Duclos, Didier Eribon, Vincent Fleury, Roland Jaccard, Julia Kristeva, Bruno Latour, Jean Marc Lévy-Leblond, Robert Maggiori, et Marc Ragon. On trouvera les textes en question sur le site internet de *Libération* (<http://www.libération.fr>) et aux lieux suivants :

“ Sokal n'est pas Socrate ”. Par Denis Duclos. *Le Monde*, 3 janvier 1997

“ Y a-t-il une science après la guerre froide ? ” Par Bruno Latour. *Le Monde*, 18 janvier 1997, page 17.

“ Savants contre docteurs. Par Régis Debray. *Le Monde*, 18 mars 1997, pages 1 et 17..

“ Inventer une écologie des pratiques ”. Entretien avec Isabelle Stengers. *La Recherche*, n° 297 avril 1997, pages 86-89., n° 297 avril 1997, page 94..

“ Salulaire, mais... ” Par Didier Eribon. *le Nouvel Observateur*, n° 1716, 25 septembre au 1er octobre 1997, page 120.

“ Le risque de penser. ” Par Pascal Bruckner. *le Nouvel Observateur*, n° 1716, 25 septembre au 1er octobre 1997, page 121.

“ Une désinformation. ” Par Julia Kristeva. *le Nouvel Observateur*, n° 1716, 25 septembre au 1er octobre 1997, page 122.

Fumée sans feu Par Robert Maggiori. *Libération*, 30 septembre 1997.

Au risque du "scientifiquement correct". Par Roger-Pol Droit. *Le Monde*, 30 septembre 1997, page 27

“ L'escroquerie Sokal-Bricmont. ” Par Vincent Fleury et Yun Sun Limet. *Libération*, 6 octobre 1997, page 5

“ Sokal et Bricmont ne sont pas sérieux ”. Par Jacques Derrida. *Le Monde*, 20 novembre 1997, p. 17. “ Métaphore et politique. Par Max Dorra. *Le Monde*, 20 novembre 1997, p. 17.

“ Le cow-boy et l'apothicaire ”. Par Jean-Marc Lévy-Leblond. *La Recherche*, n° 304 décembre 1997

“ Nous sommes tous des imposteurs. Par Roger-Pol Droit. *Le Monde*. 2 octobre 1998

“ Diogène au Collège de France ”, par Roland Jaccard, *Le monde*, 18 décembre 1998